

fois à une perte qui semblait inévitable, nous viendra encore en aide, et mettra bientôt une fin aux rudes épreuves auxquelles il nous a soumis dans son impénétrable sagesse.

— Mais, — dit Léonie, — et Cassagne? où est Cassagne? Hélas! au milieu de nos élans de joie, nous l'avions oublié.

— Il est mort, — dit tristement Maclou, — mort d'une bien cruelle façon! Sans ce bon missionnaire, vous n'auriez plus revu Maclou, car il était sur le point d'être dévoré par les sauvages, comme le malheureux Cassagne!

— Faites trêve, mes enfans, à votre douleur, — dit le missionnaire. — Nous vous parlerons de la fin de Cassagne. Pour le moment, songez à me suivre. Je vais vous conduire dans la bourgade que j'habite, et il ne se passera pas longtemps sans qu'il arrive un navire qui vous portera en France.

On eut bientôt chargé les quelques objets que les naufragés avaient recueillis

depuis leur catastrophe, sans oublier sur tout le portrait; puis le chaloupe quitta le rivage, et Léon et Léonie dirent adieu à la terre hospitalière où ils venaient de passer les quelques semaines de leur dur exil.

— Mon père, — dit Léon au missionnaire, — deux prêtres auront été notre providence dans les momens les plus désespérés de notre existence: un prêtre nous a recueillis, pauvres orphelins, sur le pavé de Paris; un prêtre nous recueille dans une solitude où nous n'avions que la mort en perspective pour finir nos maux. Dieu soit béni!....

EUGÉNIE FOA (1).

(1) La santé, assez gravement attequée, de l'auteur, nous met, bien à regret, dans la nécessité de remettre au mois prochain la fin promise pour ce numéro. Mais que nos jeunes lecteurs se rassurent: cette indisposition d'un écrivain qui doit leur être cher, n'offre rien d'alarmant: ils auront, en janvier, la conclusion de cette histoire, et plus tard, une suite des aventures de Léon et Léonie.

(Note du rédacteur.)

RÉCRÉATIONS

DE

L'ÉCOLE MILITAIRE.

PRISE D'ULM.

L'armée française était sur le point de s'embarquer à Boulogne pour faire une descente en Angleterre. Elle allait y venger une longue série de torts, et surtout la violation du traité d'Amiens. L'empereur Napoléon avait rassemblé pour cette expédition toutes ses troupes disponibles.

L'Angleterre ne pouvait conjurer l'orage qui allait fondre sur elle, qu'en acceptant la paix ou en renouvelant la guerre continentale. Elle ne négligea rien pour organiser la guerre; aucun sacrifice ne lui coûta, et elle y réussit encore une fois.

La Russie, la première, conclut un traité avec elle ; l'empereur d'Autriche, entraîné dans la coalition, rassembla une armée de deux cent mille hommes, qui cependant ne devait entrer en campagne qu'après l'arrivée des contingens russes. Mais la Grande-Bretagne, en proie à des alarmes continuelles, se voyant sur le point d'être envahie par une armée accoutumée à vaincre, fit des sacrifices considérables pour être obéie par les puissances qu'elle soldait, et prescrivit de brusquer l'attaque. L'empereur d'Autriche fut donc obligé de se mettre en mouvement sans attendre l'arrivée des Russes. Il crut d'ailleurs pouvoir le faire sans danger, ne présumant pas que Napoléon, engagé dans une entreprise maritime, fût en mesure de soutenir une guerre sur le Continent.

L'empereur François aurait en quelque sorte couvert l'odieuse de son agression, s'il avait dirigé sa première attaque sur l'Italie ; cette marche aurait au moins été la conséquence de ses prétentions contre le rétablissement du royaume des Lombards, dont l'empereur des Français venait de poser la couronne sur sa tête. Il préféra se jeter sur la Bavière, alliée de la France ; du reste, il y était plus à portée de recevoir les secours de la Russie. Mais en dressant leur plan de campagne, les cours de Vienne et de Pétersbourg avaient trop légèrement compté sur des succès, et, si elles n'étaient pas à même d'apprécier les ressources de la France, elles connaissaient du moins la valeur de son armée, et surtout le génie de son souverain.

Napoléon, en apprenant la marche des Russes et des Autrichiens, suspend la guerre contre l'Angleterre, et, comme s'il ne se fût agi que d'une simple manœuvre d'exercice, par un simple changement de front, il dirige toute son armée sur le Rhin, au moment où l'Autriche la croyait déjà sur les côtes d'Angleterre. Mais, pendant qu'à marches forcées elle court reprendre ses positions sur les anciens théâtres de sa gloire, l'empereur d'Autriche s'empare de la Bavière, entre dans Munich, et fait avancer une division dans le Haut-Palatinaat, où doit s'opérer sa jonction avec les Russes. Une autre armée autrichienne entre dans la Souabe, et se déploie sur les rives du Rhin, depuis la pointe méridionale du Wurtemberg jusqu'au lac de Constance. Ainsi, la gauche de la grande armée autrichienne s'appuyait

sur l'armée du Tyrol, aux ordres du général Auffenberg, et elle était maîtresse de tous les débouchés de la Forêt-Noire. Le feld-maréchal Mack, qui la commandait en chef, comptait, pour retarder la marche des Français, sur les obstacles qu'ils devaient nécessairement rencontrer sur un terrain coupé par des bois, des rivières et des montagnes, ce qui donnerait aux Russes le temps de venir le renforcer.

Telle était la position des Autrichiens, lorsque les têtes des colonnes françaises se montrèrent sur le Rhin. Mack n'avait pas prévu tant de célérité. Il ne s'était pas attendu à voir faire les trois quarts du chemin à Napoléon pour le joindre et pour porter encore la guerre et ses fléaux sur le territoire étranger.

L'armée française, en partant des côtes de l'Océan pour se porter vers l'Allemagne, vint se former, la droite à Strasbourg, le centre à Spire et à Mayence, et la gauche sur le Mein. La réserve de cavalerie, commandée par le prince Murat, passa le Rhin à Kelh le 25 septembre 1805. Elle resta stationnaire pendant quelques jours devant les débouchés de la Forêt-Noire. Les mouvemens de ses patrouilles avaient pour but de persuader à l'ennemi que les Français avaient l'intention d'en forcer les gorges ; mais pendant que l'empereur l'amusait par ces démonstrations, il le tournait, et allait l'attaquer en même temps sur ses flancs et sur ses derrières.

Dans ce but, le corps d'armée du maréchal Lannes, qui avait passé le Rhin le même jour, se porta sur Rastadt et Fribourg. Celui du maréchal Ney traversa ce fleuve sur un pont jeté à Darlach et se dirigea sur Stuttgart. Le maréchal Soult effectua son passage à Spire et marcha sur Heilbron. Enfin le maréchal Davoust, traversant le Rhin à Manheim, se dirigeait sur Necker-Eltz.

Dans le même temps, le général Marmont quittait Mayence avec l'armée de Hollande, passait le Rhin à Cassel, le Mein à Francfort, et atteignait Wurtzbourg, tandis que le maréchal Bernadotte, à la tête de l'armée de Hanovre, opérait sa jonction avec l'armée bavaroise, et terminait la ligne de l'armée française, en formant l'extrémité de sa gauche.

Jusqu'alors la pensée de l'empereur avait suffi pour diriger de loin tous ces grands mouvemens ; mais le moment était venu de faire agir toutes ces masses. Sa présence était donc nécessaire. Il part de

Paris et arrive à Strasbourg le 27 septembre. Il fait aussitôt traverser le Rhin au grand parc d'artillerie, et se rend à Ludwigsburg, chez l'électeur de Wurtemberg. Son arrivée fait renaitre la confiance chez ses alliés, et jette la terreur dans l'armée ennemie. Si elle fût demeurée quelques jours de plus dans sa position, elle était entièrement prise à dos. Mack, pour éviter ce malheur, fait un changement dans ses lignes. Il concentre ses forces dans les environs d'Ulm, et, pour rendre sa défense plus vigoureuse, il passe le Danube et renforce le corps d'armée établi sur la rive gauche de ce fleuve.

Cependant Napoléon s'avance à marche forcée. Les armées de Hollande, de Hanovre et de Bavière quittent Wurtzbourg, une partie sa dirige sur le Haut-Mein, et l'autre s'avance sur Margentein. Enfin toute l'armée, par un mouvement circulaire de conversion, dont sa droite forme le pivot, après avoir traversé une grande partie de la Souabe et de la Franconie, vient faire face au Danube.

Ce grand et vaste mouvement, par une marche de quelques jours, la portait au sein de la Bavière, lui procurait l'avantage de posséder de grandes plaines pour manœuvrer, d'éviter les montagnes et les défilés de la Forêt-Noire, la ligne des rivières qui se jettent dans le Danube, et plaçait l'empereur Napoléon à quelques journées derrière Mack, déjà tourné et pris à revers. Après cette admirable marche, la ligne de la grande armée se mit en ordre de bataille.

Trompé par des mouvemens si imprévus, Mack changeait sans cesse la direction de ses troupes, sans adopter de plan fixe, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Il ne s'apercevait pas que l'Empereur ne lui faisait qu'une guerre de manœuvres. Frappé de stupeur, il ne sut profiter d'aucun moment, ou pour opérer sa retraite, ou pour faire sur toute sa ligne un mouvement dont l'exécution aurait pu faciliter son développement et le ramener en bataille devant l'armée française.

Le 6 octobre, la division du général Vandamme s'empare du pont de Donawerth, et a l'honneur de porter les premiers coups. Le lendemain, le prince Murat chasse l'ennemi du pont du Lech. Après ce combat, il presse sa marche sur Wertingen, ville de la Souabe, dans le dessein de couper les communications

d'Ulm à Augsbourg. En route, il rencontre une division de douze bataillons autrichiens, soutenus par quatre escadrons de cuirassiers. Murat donne l'ordre d'attaquer, et par une manœuvre habile, que fait exécuter le général Nansouty, ce corps se trouve aussitôt enveloppé.

Toutefois l'avantage aurait dû rester aux Autrichiens, dont la cavalerie et l'infanterie se soutenaient mutuellement; mais après deux heures de combat, ils sont mis dans la plus complète déroute. Le maréchal Lannes et le général Oudinot venaient au pas de course pour soutenir Murat; mais à leur arrivée sur le champ de bataille, l'ennemi était déjà éparpillé et dans le plus affreux désordre. Tous les drapeaux, tous les canons et quatre mille prisonniers restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Le maréchal Soult avait manœuvré, du 7 au 8 octobre, sur la rive gauche du Rhin, pour intercepter également de ce côté les débouchés d'Ulm, puis se réunir aux divisions Vandamme et Legrand, et entrer dans Augsbourg par la rive droite du Lech, tandis que le général St-Hilaire s'y portait par la gauche.

Après le combat de Wertingen, ces trois divisions poursuivirent les restes de la colonne autrichienne, la chassèrent d'Aichah où elle s'était réfugiée et entrèrent à Augsbourg le 9 octobre, avec une division de cuirassiers et la garde impériale, commandée par le maréchal Bessière. L'ensemble de ces différens mouvemens tendait toujours à resserrer le cercle dans lequel Napoléon renfermait l'armée d'Autriche.

Enfin le prince Murat, avec sa réserve de cavalerie et les corps d'armées des maréchaux Ney et Lannes, vint se placer vis-à-vis de l'armée ennemie, pendant que Soult débusquait son aile droite qui s'appuyait sur Mémingen. Marmont, par une marche rapide, vint couronner les hauteurs d'Illersheim, et la garde impériale s'empara de Burgau, où l'Empereur la rejoignit dans la nuit.

Jour et nuit à cheval, sans cesse au milieu de ses troupes, et partout où il croyait sa présence nécessaire, il donnait à tous l'exemple d'une infatigable activité. Ses soldats de le voyant oublièrent leurs fatigues et leurs privations. Aussi le lendemain, 12 octobre, quoique dans la boue jusqu'aux genoux, malgré la neige qui tombait à grands flots lorsqu'il parut

dans leurs rangs, ils l'accueillirent avec les plus vives acclamations et en demandant la bataille à grands cris.

Il les harangua, et leur annonça une prochaine action.

Tout, en effet, annonçait une affaire décisive, et tout en préparait le succès. Le 13, il arriva au camp devant Ulm, et ordonna de compléter l'investissement de l'armée autrichienne.

La première chose à faire pour exécuter cet ordre, était de prendre le pont et la position d'Elchingen.

Le 14 à la pointe du jour, le maréchal Ney passe ce pont, à la tête de la division Loison. L'ennemi lui dispute la forte position du village avec seize mille hommes. Le 69^e de ligne, après avoir forcé le pont en colonnes serrées, se déploie, sous le feu de l'ennemi, avec un ordre et un sang-froid qui remplissent les Autrichiens mêmes d'admiration.

Pendant que Ney culbute l'ennemi (ce qui lui valut le titre de duc d'Elchingen quelques jours après), Lannes fait occuper les hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfhoëd. Ses tirailleurs enlève la tête du pont d'Ulm et jettent l'épouvante dans la place. Dans le même moment, Murat sabre et met la cavalerie autrichienne en déroute; et Marmont maître du pont d'Unter à l'embouchure de l'Iller, et de toutes les communications de l'ennemi sur ce point, complète, avec la division de dragons à

pied du général Baragnas-d'Hilliers, le blocus d'Ulm sur la rive droite du Danube.

Le but de l'Empereur était atteint. Toutes les hauteurs qui dominent la ville étaient occupées par ses troupes, et dans cette situation elle ne pouvait tenir longtemps.

Toutefois, désirant éviter l'effusion du sang, l'Empereur fit appeler le général-major, prince de Lichstenstein, qui se trouvait dans Ulm. Il lui démontra qu'une capitulation pouvait seule, dans l'extrême détresse où se trouvait cette place, épargner à la garnison et aux habitans les suites funestes d'une prise d'assaut. Le prince en tomba d'accord; alors Napoléon offrit de laisser sortir la garnison avec les honneurs de la guerre; mais elle devait rester prisonnière de guerre jusqu'à parfait échange; les officiers seuls devaient retourner en Autriche, sur parole.

En se séparant du prince de Lichstenstein, il lui dit qu'il donnait deux jours au général en chef pour se décider. La situation de celui-ci était si critique, qu'il fut obligé d'accepter les conditions qui lui étaient imposées.

Le 20 octobre, l'armée française était en bataille sur les hauteurs d'Ulm; l'Empereur se tenait au centre, entouré de ses maréchaux, depuis deux heures après midi jusqu'à sept heures du soir; trente-trois mille hommes défilèrent devant lui, en



déposant leurs armes à ses pieds. Il fit ensuite appeler les généreux autrichiens, au nombre de seize, les accueillit avec la plus grande bonté, et leur permit, aux termes de la capitulation, de retourner à Vienne.

Pendant cette campagne, unique dans les fastes de l'histoire, 70,000 hommes, trente-neuf généraux, et près de 2,000 officiers furent faits prisonniers; quarante drapeaux et quatre-vingts pièces de canons furent également pris.

Si le nombre des morts, de part et d'autre, fut peu considérable, et hors

de toutes les proportions ordinairement établies par la guerre, c'est que l'Empereur des Français évita autant que possible les occasions de répandre le sang; et non seulement il atteignit ce but plein d'humanité, mais encore par ses marches savantes, il détruisit, presque sans combats, l'armée autrichienne, et brisa la nouvelle coalition que l'Angleterre était encore parvenue à former contre la France.

ANTONIN DE VILLARS.

LES QUATRE AMIS.

DRAME EN TROIS TABLEAUX.

PERSONNAGES.

JULIEN, âgé de dix ans.	Le berger JACQUES.
LISE, sa sœur, huit ans.	PATAUD, son chien.
GUILLAUME, leur oncle.	Chèvres et Chevreaux.
La mère BOBI.	Coqs et Poules.

(La scène se passe dans un petit hameau de la Suisse, au pied des glaciers.)

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur d'un pauvre chalet; le fond ouvert laisse apercevoir de hautes montagnes neigeuses, sillonnées d'un filet d'eau. D'un côté est un petit lit d'osier dans lequel repose la petite Lise; le jour commence à poindre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE est endormie dans son berceau.
Julien entre, en marchant sur la pointe du pied. Il porte à la main une paire de petits sabots.

JULIEN. — Bon! Elle dort encore... Nous nous sommes tant fatigués hier! Pauvre petite sœur! Dam! C'est que ce

n'est pas un homme que Lise!... Ça n'a pas comme moi dix ans!... Je me sens si fort qu'il me semble que je tiendrais tête à un de ces vilains loups qui commencent à rôder la nuit dans les environs... (*Regardant les petits sabots.*) V'là-t-il une jolie surprise que je vais lui faire!... Tout mon petit avoir y a passé... Six sous!... Ça fait six jours de la pension que notre oncle Guillaume me fait pendant son absence... Il faut dire

JOURNAL

DES

ENFANS

9